

Le salut des religions établies dépend de la solution de cette question. Pour conserver leur empire, les croyances doivent se maintenir à la hauteur des progrès de l'intelligence.

CHAPITRE III

L'ERREUR ET LE DOUTE

La vérité et la certitude répondent à la destination de la pensée : l'erreur et le doute sont des déviations de cette fin. L'une indique que l'esprit n'a pas atteint son but dans la recherche de la vérité ; l'autre, qu'il manque de certitude. Tous deux accusent la limitation de l'intelligence humaine. La pensée infinie ne s'égare pas dans l'erreur ni dans le doute.

L'erreur s'explique par la vérité et n'est elle-même qu'une *contre-vérité*. La vérité est l'affirmation de ce qui est ; l'erreur est l'affirmation contraire, l'affirmation de ce qui n'est pas. L'une exprime un rapport exact entre la pensée et l'essence propre des choses ; l'autre, un rapport inexact, imparfait, où les choses ne se présentent pas à nous comme elles sont en elles-mêmes. Ce défaut d'équilibre entre la pensée et la réalité peut naître de deux façons, soit qu'on attribue à l'objet des propriétés qu'il ne possède pas, soit qu'on méconnaisse les propriétés qu'il possède, c'est à dire en affirmant que ce qui n'est pas est ou que ce qui est n'est pas. Je puis dire, par exemple, que le fer n'est pas utile, tandis qu'il l'est, ou qu'il est plus lourd que le plomb, tandis qu'il ne l'est pas. En tous cas il y a dans ma pensée une affirmation, de quelque manière que je m'exprime, et une affirmation contraire à la nature des choses, l'affirmation de ce qui n'est pas. La vérité a ces deux formes : *a est a*, *a n'est pas b* ; les formes de l'erreur sont : *a n'est pas a*, *a est b*. Chacun de ces

jugements contient une affirmation, car nier c'est encore affirmer ; mais d'un côté on signale entre les deux termes un rapport effectif ou réel, de l'autre, un rapport imaginaire. La vérité affirme ce qui doit être affirmé et nie ce qui doit être nié ; l'erreur affirme ce qui doit être nié et nie ce qui doit être affirmé. Ici le sujet et l'objet sont divergents ou affectés de signes contraires ; là ils sont convergents ou affectés du même signe. Si l'on veut appeler l'un de ces rapports positif, et l'autre négatif, on pourra dire exactement que l'erreur affirme toujours un *rapport négatif* entre la pensée et la réalité. Le rapport harmonique ou normal, c'est la vérité.

Tout rapport entre la pensée et son objet est une connaissance. L'erreur est donc aussi une connaissance, mais une connaissance inexacte, incomplète, exclusive, qui ne répond pas au but de la pensée et n'est pas conforme à son essence. Celui qui se trompe sait, mais il sait mal, il ne voit pas les choses comme elles sont. Il ne faut pas confondre l'erreur avec l'ignorance. Ici l'objet est absent de la pensée ; là il est présent, mais défiguré.

Si l'erreur est une connaissance, elle peut se rencontrer dans toutes les opérations de l'entendement. Elle a pour objet tantôt une chose, substance ou propriété, tantôt un rapport entre les choses ou un rapport entre les rapports. Il y a, en effet, de fausses notions, de faux jugements, de faux raisonnements. Mais une notion ne peut être erronée que si elle contient une affirmation ou une négation, c'est à dire si elle implique un jugement. Tel est le cas pour les notions analytiques, qui envisagent l'objet dans l'une ou l'autre de ses propriétés. Mais il en est autrement des notions indéterminées, qui ne précisent rien. Quand je dis *homme* ou *Dieu*, je pense à ces objets, je les affirme, mais je n'en affirme rien, pas même leur existence, et en conséquence je ne puis me tromper. C'est en ce sens qu'il faut approuver Aristote quand il avance que les mots pris à part, comme ils le sont dans le *Traité des Catégories*, n'expriment ni vérité ni erreur et ne forment ni affirmation ni négation, parce que l'affirmation et la négation seules peuvent être vraies ou



fausses. L'erreur pourra donc toujours s'exprimer sous forme de *jugement* ou de proposition. « L'homme n'est pas libre. » « Dieu fait le mal. » Où est alors l'erreur? Dans le rapport vicieux qu'on établit entre le sujet et l'attribut du jugement. On affirme que l'homme et la liberté sont entre eux dans un rapport négatif, que Dieu et le mal sont entre eux dans un rapport positif, tandis que c'est le contraire qui est vrai. L'erreur est donc à ce point de vue formel l'affirmation d'une combinaison inexacte entre un objet et ses propriétés ou entre les termes quelconques qui peuvent figurer dans une proposition. Cette définition est identique à la précédente; car si l'on énonce dans un jugement une fausse relation entre le sujet et l'attribut, la pensée se trouve nécessairement dans une fausse relation avec les choses. Le jugement n'est erroné que s'il s'écarte de ce qui est.

De là des conséquences importantes.

L'erreur d'abord n'est pas un principe absolu ou un rapport nécessaire comme la vérité, mais seulement un fait contingent ou un rapport possible entre l'esprit et la réalité. Il n'existe pas en nous, comme indice de la corruption de notre nature, un principe de fausseté qui nous détourne invinciblement de la vérité et du bien, quand nous sommes abandonnés à nous-mêmes. Il n'existe en nous que la possibilité d'errer. Mais cette possibilité est réellement fondée dans la nature de l'homme, comme *être fini*, limité dans son intelligence et affecté de négation. L'erreur n'est possible que pour des êtres individuels et intelligents, dont la pensée peut soutenir un double rapport, positif ou négatif, avec l'essence propre des choses. Un seul de ces rapports existe en Dieu, c'est le rapport positif exprimé par la vérité. Dieu ne se trompe pas et ne peut pas nous tromper. « Errare humanum est. » L'existence de l'erreur atteste donc l'existence individuelle de l'homme, comme être distinct de Dieu. Le panthéisme, qui ne voit dans l'esprit humain qu'un mode de la pensée divine, ne peut pas expliquer l'erreur, et la regarde comme une illusion provenant du point de vue restreint d'où nous considérons les choses. Mais ce point de vue même est une inconséquence dont le panthéisme ne

rend pas compte, puisqu'à ses yeux c'est Dieu seul qui pense en nous.

La limitation de notre pensée est le *fondement* de l'erreur ou rend l'erreur possible; mais pour que l'erreur devienne une réalité dans la vie, il faut en outre un acte de *spontanéité*. L'esprit est cause de toutes ses connaissances, par conséquent aussi de ses erreurs. Il est cause, en tant qu'il se détermine lui-même à agir, en tant qu'il est volonté. L'erreur accuse une mauvaise direction imprimée à la pensée par la volonté. Elle est un acte spontané et volontaire, non fatal, ce qui ne veut pas dire qu'elle soit coupable ou produite avec intention, en connaissance de cause. Elle est donc une preuve de la spontanéité de l'homme, propriété méconnue par le panthéisme et le sensualisme. On comprend dès lors qu'on ait cherché l'origine historique de l'erreur sur la terre dans un acte de spontanéité posé par nos ancêtres au sortir de l'Eden. Errer c'est s'éloigner de Dieu. S'il est vrai que la première famille humaine vivait dans un rapport intime avec la nature, comme le rapportent les traditions, il a fallu une exaltation des forces individuelles pour rompre ces liens, et c'est alors de cette faute que date l'apparition du mal, de l'erreur et du doute sous toutes leurs formes (1).

La spontanéité et la limitation de l'esprit humain sont la raison déterminante de l'erreur, considérée comme rapport possible et comme fait réel. Mais on peut aller plus loin dans la recherche de la cause psychologique de l'erreur. La pensée spontanée, la pensée qui opère sous la direction de la volonté, qui observe ou généralise, qui juge ou raisonne, c'est l'*entendement*. La sensibilité et la raison par contre sont les organes de la vie de relation de l'âme, les facultés réceptives qui nous fournissent la matière de notre activité intellectuelle. L'erreur, comme combinaison défectueuse due à l'initiative de l'intelligence, ne peut donc se rapporter qu'à la faculté combinatoire de l'âme, c'est à dire à l'entendement. En effet, les sens et la raison ne nous trompent pas,

(1) *Études sur la religion*; Bruxelles, 1857.

si l'on veut bien les étudier en eux-mêmes ou les dégager de l'entendement, qui s'empare de leurs données et les interprète pour en former des connaissances. Ils sont ouverts sur la nature et sur Dieu, ils reçoivent par ce contact des sensations et des idées, mais ils ne les jugent pas, ils ne les analysent pas, ils les livrent à notre propre réflexion, qui les affirme ou les nie. Les sensations et les idées comme telles ne contiennent aucune erreur, puisqu'elles ne sont pas des connaissances. Pour parler comme Arnauld des vraies et des fausses idées, il faut les confondre avec les notions. L'idée c'est l'être, c'est l'unité, c'est l'infini, ce sont des objets de connaissance pour l'entendement qui est chargé de les définir et de les transformer en notions. Les idées comme les sensations ne peuvent jamais être que l'occasion d'une vérité ou d'une erreur; ce sont les causes occasionnelles de Malebranche; la véritable cause de l'erreur est en nous, dans l'entendement qui exerce son activité sur les données des sens et de la raison.

D'où il suit de nouveau que les doctrines qui méconnaissent l'entendement, qui n'admettent dans l'esprit que la sensibilité ou la raison, comme le sensualisme pur et le panthéisme idéaliste, ne peuvent en aucune façon trouver de base à l'erreur. Si l'homme n'a que la raison, ou s'il n'a que des sens, il ne juge pas et l'erreur est impossible. Rousseau a très bien exposé ce fait contre Helvétius et Condillac. « Apercevoir c'est sentir; comparer c'est juger; juger et sentir ne sont pas la même chose. Par la sensation, les objets s'offrent à moi séparés, isolés, tels qu'ils sont dans la nature; par la comparaison, je les remue, je les transporte pour ainsi dire, je les pose l'un sur l'autre pour prononcer sur leur différence ou sur leur similitude et généralement sur tous leurs rapports. Selon moi, la faculté distinctive de l'être actif ou intelligent est de pouvoir donner un sens à ce mot *est*. Je cherche en vain dans l'être purement passif cette force intelligente qui superpose et puis qui prononce; je ne la saurais voir dans sa nature. Cet être passif sentira chaque objet séparément, même il sentira l'objet total formé des deux; mais, n'ayant aucune force pour les replier l'un sur

l'autre, il ne les comparera jamais, il ne les jugera point. Voir deux objets à la fois, ce n'est pas voir leurs rapports ni juger de leurs différences. Je puis avoir au même instant l'idée d'un grand bâton et d'un petit bâton sans les comparer, sans juger que l'un est plus petit que l'autre... Quand les deux sensations à comparer sont aperçues, leur impression est faite, chaque objet est senti, les deux sont sentis, mais leur rapport n'est pas senti pour cela. Si le jugement de ce rapport n'était qu'une sensation et me venait uniquement de l'objet, mes jugements ne me tromperaient jamais, puisqu'il n'est jamais faux que je sente ce que je sens. Pourquoi donc est-ce que je me trompe sur le rapport de ces deux bâtons, surtout s'ils ne sont pas parallèles? Pourquoi dis-je, par exemple, que le petit bâton est le tiers du grand, tandis qu'il n'en est que le quart? Pourquoi l'image, qui est la sensation, n'est-elle pas conforme à son modèle, qui est l'objet? C'est que je suis actif quand je juge, que l'opération qui compare est fautive, et que mon entendement, qui juge les rapports, mêle ses erreurs à la vérité des sensations, qui ne montrent que les objets (1). »

Descartes plaçait le fondement de l'erreur dans un défaut d'équilibre entre la volonté et l'intelligence, dont l'une lui paraissait infinie et l'autre finie. Nos erreurs, dit-il, dépendent du concours de deux causes, savoir de la faculté de connaître et de la faculté d'élire. Aucune de ces facultés isolément ne saurait nous écarter de la vérité, car toutes deux viennent de Dieu, mais leur combinaison nous fourvoie. « D'où est-ce donc que naissent mes erreurs? C'est à savoir de cela seul que la volonté étant beaucoup plus ample et plus étendue que l'entendement, je ne la contiens pas dans les mêmes limites, mais que je l'étends aussi aux choses que je n'entends pas; auxquelles étant de soi indifférente, elle s'égare fort aisément, et choisit le faux pour le vrai et le mal pour le bien: ce qui fait que je me trompe et que je pêche (2). » L'erreur se mêle à la vérité dans cette appré-

(1) J. J. Rousseau, *Profession de foi du vicaire savoyard*.

(2) Descartes, *Méditation quatrième: Du vrai et du faux*.

ciation; les deux causes sont réelles, mais leur différence en étendue est une illusion. Descartes se persuade à tort que la plus grande part dans la formation de l'erreur revient à la volonté, et la moindre à l'entendement; son propre exemple démontre assez que l'entendement est capable d'errer dans les limites de sa compétence, sans qu'on doive accuser la volonté de précipitation ni d'abus de pouvoir. S'il veut dire simplement qu'il y a erreur quand la volonté pousse l'entendement hors des limites de l'évidence, il ne se compromet pas à coup sûr, mais il n'avance guère la question; car c'est dire en d'autres termes que l'erreur est l'absence de la vérité. Malebranche est plus précis. « La source générale de nos erreurs, c'est que nos jugements ont plus d'étendue que nos perceptions; car lorsque nous considérons quelque objet, nous ne l'envisageons ordinairement que par un côté; et nous ne nous contentons pas de juger du côté que nous avons considéré, mais nous jugeons de l'objet tout entier. Ainsi il arrive souvent que nous nous trompons, parce que, bien que la chose soit vraie du côté que nous l'avons examinée, elle se trouve ordinairement fautive de l'autre, et ce que nous croyons vrai n'est seulement que vraisemblable. Nous ne devons point juger que les choses ne sont point, de cela seul que nous n'en avons aucune idée. Mais quand nous supposerions l'homme maître absolu de son esprit et de ses idées, il serait encore nécessairement sujet à l'erreur par sa nature; car l'esprit de l'homme est limité, et tout esprit limité est par sa nature sujet à l'erreur. La raison en est que les moindres choses ont entre elles une infinité de rapports et qu'il faut un esprit infini pour les comprendre. Ainsi un esprit limité ne pouvant embrasser ni comprendre tous ces rapports, quelque effort qu'il fasse, il est porté à croire que ceux qu'il n'aperçoit pas n'existent point, principalement lorsqu'il ne fait pas attention à la faiblesse et à la limitation de son esprit, ce qui lui est fort ordinaire. Ainsi la limitation de l'esprit toute seule emporte avec soi la capacité de tomber dans l'erreur (1). »

(1) Malebranche, *Recherche de la vérité*, liv. III, 2^e partie, ch. ix.

Si l'erreur ne se conçoit que dans une intelligence bornée, affectée de négation, il s'ensuit qu'elle n'est pas absolue comme la vérité, mais *relative* et *limitée* comme notre intelligence. L'erreur n'existe que par rapport à la vérité qu'elle nie et ne peut jamais nier la vérité tout entière. Une erreur absolue n'aurait pas d'accès dans l'intelligence et ne saurait se comprendre; ce serait une négation absolue, un néant absolu, qui ne laisserait place à aucune affirmation et n'offrirait aucune prise à la pensée; comme négation absolue, elle se détruirait elle-même, elle ne serait rien, tandis qu'elle est réellement quelque chose, savoir un rapport vicieux dans l'ordre intellectuel. L'intelligence est faite pour la vérité comme la volonté pour le bien; ni l'une ni l'autre ne peuvent se séparer complètement de leur objet. Notre limitation nous permet de prendre un mal pour un bien et l'erreur pour la vérité; nous pouvons ainsi nous attacher au mal sous l'apparence du bien, comme le démontre la psychologie, et nous laisser séduire par l'erreur, à cause de sa ressemblance avec la vérité; mais alors ce n'est pas au mal comme tel, ni à l'erreur comme telle, que la volonté et la pensée adhèrent. La similitude de l'erreur et de la vérité amène la *vraisemblance*. Toute erreur en tant que relative a plus ou moins de vraisemblance, quand on la considère d'une certaine façon ou d'un certain côté. En effet elle s'exprime comme la vérité sous forme d'un jugement, et l'on peut hésiter longtemps avant de se prononcer sur la valeur de ce jugement, avant de distinguer la vérité de l'erreur. Dans tout jugement, vrai ou faux, se rencontrent nécessairement les catégories de la quantité, de la qualité, de la relation et de la modalité. Si la proposition est fautive, elle n'est fautive encore qu'en partie, dans un de ses éléments, non dans tous; sinon elle ne saurait se formuler. Soient les deux propositions « Dieu existe; Dieu n'existe pas. » Elles ne diffèrent entre elles que par la qualité de la relation; le sujet et l'attribut sont les mêmes et sont positifs des deux côtés. Celui qui nie l'existence de Dieu ne nie ni le terme Dieu ni le terme existence, mais seulement leur rapport, leur convenance, et peut-être, s'il voulait s'expliquer, ne nierait-il ce

rapport que sous condition, d'après la notion qu'il a de Dieu. Qu'on essaie de nier les termes, on n'y parviendra pas, car il faut bien qu'ils paraissent dans le jugement qui les nie. L'erreur, quelque grave qu'elle soit, n'est donc pas absolue.

Toute erreur est unie à quelque vérité. C'est grâce à la vérité qu'elle se manifeste, qu'elle captive l'intelligence, qu'elle se fait accepter. A plus forte raison, aucune doctrine, philosophique ou religieuse, n'est-elle absolument fausse. Une doctrine est un système de propositions, dont quelques-unes au moins sont matériellement vraies, et dont la plupart sont liées les unes aux autres selon les lois de la vérité logique. Les doctrines ne diffèrent entre elles sous ce rapport que du plus au moins. Toutes celles que nous offre l'histoire sont exclusives à quelque degré; elles jugent toutes choses d'un point de vue déterminé, à l'exclusion des autres; mais chacune a sa part de vérité et sa part d'erreur, et leur lutte même tourne au profit de la science: elles se complètent les unes les autres. Il est facile de signaler à priori où résident la vérité et l'erreur des doctrines contraires. Puisqu'elles sont exclusives, elles prennent la partie pour le tout, elles affirment un côté des choses et nient les autres, elles ont une base à la fois positive et négative. En général, elles sont vraies dans ce qu'elles affirment et fausses dans ce qu'elles nient. Prenons, par exemple, la formule de l'harmonie ou de l'organisation: unir sans confondre, distinguer sans séparer, et appliquons-la à la nature de l'homme et à celle de Dieu. Cette formule contient trois éléments: unité, variété, harmonie; de l'unité provient l'union, de la variété naît la distinction; mais si l'on exagère l'unité, on efface la distinction et l'on tombe dans la confusion; et si l'on exagère la variété, on efface l'unité et l'on tombe dans la séparation. La vérité sur l'homme sera donc que l'esprit et le corps, éléments de la dualité de notre nature, sont intimement unis et profondément distincts tout ensemble. Quelles sont les doctrines contraires? Le matérialisme, l'idéalisme, le spiritualisme cartésien. Les deux premières s'opposent à la troisième: les cartésiens affirment la variété de la nature humaine; les matérialistes et les idéalistes

affirment son unité: tous ont raison; mais les uns nient la dualité; les autres, l'unité de l'homme: tous ont tort. En outre, les deux premières doctrines s'opposent entre elles: le matérialisme affirme que l'homme est matière, il a raison; il nie que l'homme soit esprit, il a tort; l'idéalisme affirme l'esprit et nie la matière. Mêmes observations sur les rapports de Dieu avec le monde: le panthéisme affirme l'unité, mais la développe au détriment de la distinction, c'est une doctrine de confusion; le dualisme affirme la variété, mais la développe au détriment de l'unité, c'est une doctrine de séparation.

De là le dicton d'Aristote: la vérité est un juste milieu entre les extrêmes. Il semble en effet que l'extrême soit un excès ou un abus, une chose sans mesure et hors de raison, et en ce sens toute extrémité est un mal et une erreur. Mais il s'agit de savoir où sont les extrêmes; sinon, comment en prendre la moyenne ou comment en déterminer le milieu? Les erreurs manquent de proportion, soit, puisqu'elles sont des rapports inexacts; mais à quoi sert la formule comme méthode, si l'on ne sait pas déjà quelle est la vraie proportion des choses? C'est là l'illusion de l'éclectisme de se figurer que toute la vérité est dans l'histoire des doctrines et qu'il suffit de combiner leurs affirmations partielles pour découvrir la vérité entière. Pour faire cette opération ou ce triage, pour discerner avec sûreté ce qui est vrai et ce qui est faux dans les systèmes philosophiques, il faut avoir soi-même un système complet et supérieur. L'éclectisme n'a rien d'exclusif, c'est son mérite; il reconnaît qu'il y a jusqu'à nos jours du vrai et du faux dans toutes les écoles, et il a raison; mais il a tort d'ériger cette proposition en principe de méthode pour la recherche de la vérité, tandis qu'elle n'est qu'un corollaire de la méthode.

L'erreur n'est pas absolue, avons-nous dit. Où donc est sa place dans l'ordre intellectuel qui a pour principe la vérité? Si elle n'est pas un principe coordonné à la vérité, elle lui est subordonnée, et la métaphysique devra, ce qui semble étrange, la déduire de la vérité même. Cependant la vérité ne contient pas d'erreur, pas plus que l'erreur ne contient de

vérité, car chaque chose est ce qu'elle est et n'est que cela. L'erreur peut s'unir à la vérité dans une même proposition, comme les contraires s'unissent, mais l'une ne saurait être la raison de l'autre. En outre, l'erreur et la vérité sont des termes contradictoires, par conséquent coordonnés, car affirmer ou nier la première c'est nier ou affirmer la seconde. Comment concilier toutes ces difficultés? La théorie de l'erreur serait incomplète, si la question restait sans réponse. Les prémisses ne sont pas contestables : d'une part, l'erreur n'est pas un principe comme la vérité, qui est un attribut de Dieu, et cependant elle appartient au même ordre de choses, elle est du domaine de l'intelligence, elle est donc sous la vérité; d'une autre part, elle est à côté de la vérité, elle en est la négation pure et simple, elle est le rapport anormal de la pensée avec les choses, comme la vérité en est le rapport normal. La question est la même que celle des rapports du mal avec le bien, du fini avec l'infini, de la négation avec l'affirmation. La solution est implicitement contenue dans ce qui précède : l'erreur est une contre-vérité, non la contre-vérité; l'erreur est relative, non absolue. Il faut donc distinguer entre la vérité une et entière et chaque vérité particulière qui est renfermée dans la vérité complète. L'erreur s'oppose contradictoirement à l'une, non à l'autre : elle n'est pas la négation de la vérité une et entière, mais la négation de quelque vérité particulière; elle est subordonnée à la première et peut en effet s'en déduire, grâce à l'élément de la détermination, de la limitation ou de la négation, qui se combine avec chaque catégorie, mais elle est coordonnée à la seconde.

De là de nouveau deux conséquences. L'erreur d'abord ne saurait attaquer ou détruire toute vérité, mais seulement quelque vérité. Rien ne prévaudra contre la vérité. L'existence même de l'erreur atteste l'existence de la vérité; car l'erreur est une négation et il n'y a point de négation sans affirmation. Une négation qui ne nierait rien de positif ne serait pas une négation. La négation, la limite, l'imperfection, le mal, l'erreur ne se réalisent que dans le monde et n'affectent que les êtres finis, sous la condition que leurs

contraires se réalisent aussi. En Dieu tout est vrai, tout est parfait; dans le monde la vérité se mêle à l'erreur et le bien au mal. L'erreur ensuite est encore soumise aux lois de la vérité et ne peut se développer que comme elle. Les erreurs en effet s'engendrent et mûrissent comme les vraies connaissances; elles se soutiennent et s'enchaînent comme les propositions dans un raisonnement; mais à cause de leur subordination à la vérité, elles meurent, tandis que la vérité est immortelle. Une erreur logiquement développée dans ses conséquences choque tôt ou tard l'évidence, mène à l'absurde et perd aussitôt son prestige et sa force. Tout se tient dans l'organisme de la vérité comme dans les mathématiques; une contradiction qui se manifeste est l'indice certain d'une erreur, et la contradiction ne peut manquer d'éclater quand l'erreur s'étale au grand jour dans la série de ses corollaires. L'erreur est parfois formidable, quand elle s'empare de la foule et qu'elle prend le masque de la religion, mais elle n'a qu'un temps. Elle revêt mille formes pour la pensée, elle a des attraits puissants pour l'imagination ou pour la passion, mais sa destinée est d'être vaincue; car elle ne vit que de l'illusion de la vérité et se trahit dès qu'elle grandit. S'il y a une foule d'erreurs pour chaque vérité, une seule vérité vaut plus qu'une infinité d'erreurs.

Occupons-nous maintenant de la *division* et des sources de l'erreur.

L'erreur a pour *objet* tantôt une chose considérée en elle-même, tantôt un rapport simple ou complexe. A ce point de vue, elle consiste en général dans la substitution ou la confusion et dans l'indétermination des choses ou de leurs rapports, qui apparaissent à la pensée sous forme de notions, de jugements et de raisonnements. La substitution se montre particulièrement dans la méprise et dans l'inadvertance, quand on confond un terme avec un autre ou une faculté avec une autre, comme dans la conversation et dans la littérature, ou généralement quand on prend une propriété, un fait, une date, un lieu pour d'autres objets semblables par distraction ou défaut de connaissances exactes. Ce sont là des erreurs journalières dont personne n'est exempt. Des erreurs